1	2	3

1	2
4	5

Récit d'un Jeune Soldat

— A LA —

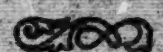
Guerre des Philippines

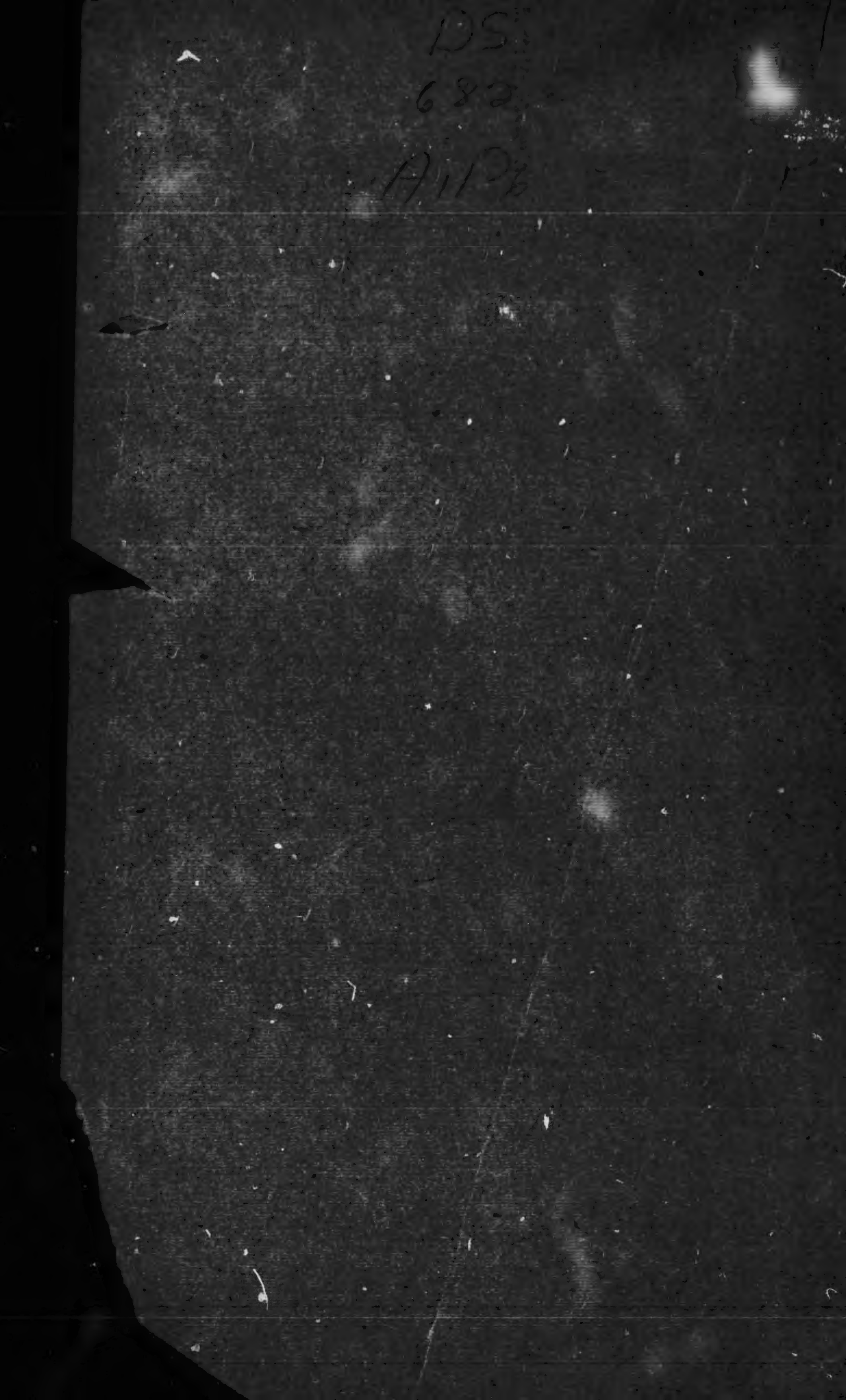
... RACONTÉ PAR ...

P. P. POULIN,
de St- Elzéar, Co. Beauce

— ET —

DAMASE FRANCŒUR,
de St-Isidore, Co. Dorchester




DS
682

Not in T. Q. C.
Not in T. Not in Q
Not in C. A.

15.-

Récit d'un Jeune Soldat

1908
CALENDRIER

1908	DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
Jan.	..	..	..	1	2	3	4
	5	6	7	8	9	10	11
	12	13	14	15	16	17	18
	19	20	21	22	23	24	25
	26	27	28	29	30	31	..
Fev.	..	..	..	..	..	..	1
	2	3	4	5	6	7	8
	9	10	11	12	13	14	15
	16	17	18	19	20	21	22
	23	24	25	26	27	28	29
Mars	1	2	3	4	5	6	7
	8	9	10	11	12	13	14
	15	16	17	18	19	20	21
	22	23	24	25	26	27	28
	29	30	31	..	..	..	..
Avril	..	..	..	1	2	3	4
	5	6	7	8	9	10	11
	12	13	14	15	16	17	18
	19	20	21	22	23	24	25
	26	27	28	29	30	..	..
Mai	..	..	..	..	..	1	[illegible]
	3	4	5	6	7	[illegible]	[illegible]
	10	11	12	13	14	[illegible]	[illegible]
	17	18	19	20	21	[illegible]	[illegible]
	24	25	26	27	[illegible]	[illegible]	[illegible]
	31	..	..	..	..	..	..
Juin	..	1	2	3	4	5	6
	7	8	9	10	11	[illegible]	[illegible]
	14	15	16	17	18	19	20
	21	22	23	24	25	26	27
	28	29	30				

1908	DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
Juil.	..	..	..	1	2	3	4
	5	6	7	8	9	10	11
	12	13	14	15	16	17	18
	19	20	21	22	23	24	25
	26	27	28	29	30	31	..
Août	..	..	..	..	..	..	1
	2	3	4	5	6	7	8
	9	10	11	12	13	14	15
	16	17	18	19	20	21	22
	23	24	25	26	27	28	29
	30	31	..	..	..	..	..
Sept.	..	..	1	2	3	4	5
	6	7	8	9	10	11	12
	13	14	15	16	17	18	19
	20	21	22	23	24	25	26
	27	28	29	30	..	..	..
Oct.	..	..	..	..	1	2	3
	4	5	6	7	8	9	10
	11	12	13	14	15	16	17
	18	19	20	21	22	23	24
	25	26	27	28	29	30	31
[illegible]	[illegible]	2	3	4	5	6	7
	[illegible]	[illegible]	10	11	12	13	14
	[illegible]	[illegible]	17	18	19	20	21
	[illegible]	23	24	25	26	27	28
	[illegible]	30	..	..	..	..	..
Dec.	..	..	1	2	3	4	5
	6	7	8	9	10	11	12
	13	14	15	16	17	18	19
	20	21	22	23	24	25	26
	27	28	29	30	31	..	..



M. MARTIN, M. P.,

Manufacturier de
CIGARES

Fumez le MARTIN, à 5 cts.
Fumez le MARTHA, à 10 cts.

RECIT

Faire connaître la valeur des nôtres sur un sol étranger, instruire la jeunesse montréalaise sur les principaux évènements de la guerre des Philippines, lui montrer que la gloire de nos ancêtres se perpétue encore grandiose au double point de vue de l'intrépidité et de l'énergie, lui prouver que l'esprit des grandes découvertes de nos aïeux n'a pas dégénéré parmi nos compatriotes, tel est le but que je me propose d'atteindre dans ce petit livre. S'il est vrai qne le nom Français a présidé, pour ainsi dire, à toute l'Amériqne du Nord, il n'est pas moins vrai que le nom Canadien-Français a continué à étendre davantage les limites de ces découvertes et en a facilité l'exploitation par son travail incessant. Aussi, le voyez-vous ce jeune Canadien-Français n'ayant pour richesse que sa santé robuste et pour soutien que la religion de ses pères, braver tous les dangers pour aller se perdre dans les régions glaciales du Klondyke afin d'extraire des entrailles de la terre ce précieux métal que les rois, les nobles et les riches considèrent comme le plus puissant auxiliaire de leurs destinées ?

Le voyez-vous traverser l'Océan pour aller en Afrique-Sud combattre les Boers, nation redoutable à la fière Albion elle-même ?

Mais surtout, ne le voyez-vous pas s'exposer au milieu des tribus étrangères des îles Philippines, afin de calmer les vagues indomptables d'une insurrection effrénée ? Voilà ce qui paraît le plus captiver l'attention des jeunes gens avides de gloire et de savoir. Les îles Philippines furent découvertes en 1521 par Magellan, et nommées ainsi en l'honneur de Philippe II, roi d'Espagne, sous le règne duquel les Espagnols s'y fixèrent.

Les îles Philippines sont remarquables par leurs tremblements de terre fréquents qui jettent parfois la terreur parmi les habitants, et des ouragans effroyables qui dévastent tout sur leur passage.

La capitale est Manille, située dans l'île Luçon. C'est une grande ville maritime et le chef-lieu, dans cette partie du monde.

Les îles Philippines sont situées dans l'Océan Pacifique, sous la latitude 10o nord par la longitude 120

degrés Est. Elles sont au nombre de 1800, dont 1400 habitées. La population est d'environ 10,000,000. Les Philippines sont un mélange d'Européens et d'Asiatiques, Espagnols et Chinois. Ils sont de la race jaune. Les principales productions sont le riz et la canne à sucre, et la principale industrie est le câble. Les femmes seules travaillent ; les hommes flânent et dépensent l'argent de leurs femmes aux jeux de hasard. Les cartes y sont très en vogue.

A l'arrivée des Américains, les indigènes se tenaient dans le costume primitif pour la plupart, et nos voisins ont eu fort à faire pour accoutumer les campagnards à porter des vêtements, mêmes sommaires. Cependant, les Philippins vont encore nu pieds et nu tête.

Les Américains débarquèrent dans ces îles une armée forte de 100,000 hommes. Le quartier général de la flotte était à Manille et celui de l'armée, à Cébu, capitale de l'île du même nom. On sait la guerre d'escarmouche et d'embuscades que nos amis ont eu à soutenir. Les populations sont loin d'être pacifiées. Les Américains ont laissé un peu partout des garnisons au total de 15,000 soldats, mais il ne faut pas grand'chose ponr ranimer les hostilités. Les insurgés sont nombreux et trouvent un refuge assuré dans les montagnes, où il est dangereux pour les Américains de tenter de les déloger.

M. Grignon est loin de prendre parti pour les Philippins dans les dénonciations de ceux-ci contre la cruauté des Américains. Il n'approuve pas la "cure d'eau", désormais célèbre, mais il dit qu'elle n'a été pratiquée que dans quelques cas isolés et par des soldats exaspérés par la froide cruauté des ennemis. Ceux-ci ont pratiqué des mutilations sur des soldats américains et même sur des Américaines, qu'une plume décente ne saurait décrire. Ils ont inventé des tortures épouvantables, dont la préférée semblait être le supplice du pal, que les lecteurs de "La Presse" qui ont lu les récits des missionaires de Chine, connaissent bien.

Il y a, entre autres le supplice des pieux qui semble peu drôle. Les Philippins aiguisent un long pieu en bambou et l'enfoncent solidement au fond d'un trou de 6 ou 7 pieds. après l'avoir enduit d'huile ou de graisse, mais de manière que la pointe du pieu soit invisible à la surface du sol. Ils recouvrent ensuite l'orifice du trou avec des lattes de bambou minces et peu résistantes, puis y mettent de la terre ou du gazon, de manière à dissimuler parfaitement le tout. Ils en mettent comme cela un peu partout dans un champ qu'ils savent être traversé

par les Américains. Ces malheureux, en marchant, mettent le pied dans un de ces trous cachés et enfoncent une jambe et c'est alors que le pieu leur entre dans le corps entre les deux jambes et leur traversent les entrailles. Comme on le voit, c'est une jolie trouvaille ! Les soldats américains se demandent pourquoi les journaux qui publient tout ce qui se dit d'atroce contre eux, ne mentionnent pas les supplices qu'ils endurent, à leur tour, eux, des Philippins. M. Grignon nie énergiquement que les prêtres espagnols aient jamais été maltraités et il en donne la raison dans le fait que les Espagnols sont du côté des Américains. Il n'en est pas de même pour les prêtres et les moines philippins, qui sont les protecteurs de leurs compatriotes et souvent leurs chefs.

Les Américains se sont appliqués à concilier les esprits et à amener les populations à eux. Ainsi, ils ont lancé maintes proclamations à l'effet que jamais ils ne s'attaqueront à la religion ni à la langue des Philippins. Plus que cela, ils ont décrété que dans les écoles la langue espagnole serait sur le même pied que la langue anglaise, et ont offert aux prêtres et moines philippins, d'aller faire une heure de cathéchisme par jour dans les écoles.

La langue officielle aux Philippines, avant l'arrivée des Américains, était l'espagnol, mais les Philippins parlent toujours leur patois, qui est un mélange d'espagnol et de chinois.

Notre compatriote ne se tait pas sur la superstition des Philippins, et en rapporte de nombreux exemples. Il y a entre autres une légende vieille de 250 ans, qui a encore toute la ferveur des crédules. Un soldat espagnol avait un jour découvert sur le bord de la mer une statuette en terre cuite, que l'on crût être une statue de Jésus. Le soldat porta sa trouvaille dans un couvent de moines, où on lui érigea un autel. Plus tard, le couvent brûla et la statuette échappa à la destruction. On proclama que la statuette était miraculeuse et on lui érigea un temble superbe dans un des beaux quartiers de Cébu. C'est le temple de "Santo Nino", (Saint Enfant). Les Américains l'appellent "Black Christ", (Christ Noir). Depuis, tous les ans, les 19, 20 et 21 mars, un pèlerinage a lieu à ce temple. Des milliers de pèlerins se rencontrent aux portes du temple qui demeurent fermées durant les deux premiers jours. On emploie ce temps à des prières publiques, on y fait de la musique. Les femmes dansent jusqu'à l'épuisement. Les infirmes font toute espèce d'incantations, on s'arrache des cheveux, on

Artisans Canadiens - Français

SUCCURSALE ST-EDOUARD, No. 78

C. B. LACASSE, Représentant du conseil Exécutif, Président

MOISE BEAUCHAMP, 1er Vice-Président
A. LAURENCE, 2me Vice-Président
J. B. BEAUDRY, Secrétaire-Trésorier
V. E. GUÉVREMONT
F. PIGEON, 1er Com. Ordonnateur
O. BESSE, 2me " "
M. ALLARD, T. MENARD, S. BOUTIN, Censeurs
Drs. J. D. VEZINA et J. C. DUCHARME, Médecins

REV. J. A. MORIN, curé, Chapelain

La Société émet des certificats de dototion de $250, $500, $750 et $1000.

Caisse de maladie : $5.00 par semaine, pendant 15 semaines par année. Cotisation : 30 centins par mois, quelque soit l'âge.

Administration { Caisse centrale, 10 cts. par mois
Caisse locale, 10 cts. par mois

Certificats d'admission de dotation et de maladie, 75 cts.

Examen médical, $1.25.

Aucun droit d'entrée.

sanglotte bruyamment, etc. Le troisième jour, les moines ouvrent les portes et l'on peut voir avec quel empressement les pèlerins se précipitent dans le temple. La statuette miraculeuse est sur un autel splendide, et après des prières, un moine s'avance avec la statuette aux balustres et la présente au peuple, mais il n'y a que ceux qui paient un honoraire de vingt-cinq sous qui ont le droit de baiser l'orteil droit de la statue. Il parait que les pièces de monnaies tombent dru dans la sébille. Comme cela, tout le monde est satisfait, et les moines font de belles recettes.

D'abord, avant de commencer, notons un fait qui ne manquera pas d'intéresser. On se rappelle que lors de la guerre hispano-américaine, le célèbre amiral Dewey glissa tous ses vaisseaux, dans le port de Manille, sans donner même l'éveil à la sentinelle, évitant toutes les mines placées sur son passage, foudroyant et coulant à fond les bateaux ennemis, et l'histoire ajoute que conservant son plus grand sang froid, il n'avait pas même laissé éteindre le cigare qu'il fumait. Ceci parut un mystère à tous, et l'auteur fut considéré, à juste titre, comme l'idole de la nation américaine. On ne lui ménagea pas les adresses de félicitations, à son arrivée à New-York et dans les principales villes des Etats-Unis. Cependant, selon la version de plusieurs soldats, il faut rectifier ces faits. Il est presque certain que Dewey et Aguinaldo eurent une entrevue à Hong-Kong, dans laquelle le célèbre amiral apprit du chef des insulaires comment entrer dans le port, sans danger et que ces renseignements furent donnés à condition que l'indépendance des îles fût reconnue.

Le soldat Private Philibert J. Poulin, natif de Saint-Elzéar, Comté de Beauce, ainsi que son compagnon Louis Edouard Bourbeau, s'engagèrent à Boston, le 22 mai 1899, pour la guerre des îles Philippines. Nous éprouvâme de grandes craintes au départ, dit M. Poulin. Le départ d'un soldat en quittant son pays jette dans l'âme des sentiments de tristesse et d'angoisse. Quitter ses parents, cette mère remplie d'affection pour son enfant, ce père dévoué dont les sueurs ont tant contribué à faire de son fils un heureux et vaillant sujet. Abandonner ses frères et sœurs pour ne plus les revoir peut-être, s'éloigner de ses amis en pleurs, franchir l'océan souvent agité et impitoyable. Ce sont, en réalité, des réflexions qui, dans un simple rêve, suffiraient pour bouleverser une âme forte et courageuse. Aussi, nous comprenions bien toute la valeur de cette démarche, car, les officiers recru-

teurs nous avaient donné d'amples explications pour nous instruire de tout ce qui pouvait arriver, et nous savions, par conséquent, que ce départ serait probablement le dernier et que les horreurs d'une mort presque certaine planeraient au-dessus de nos têtes. Certes, nous frémissions en songeant qu'une seule faiblessse sur le champ de bataille ne pouvait qu'amener une mort plus prompte et qu'alors il ne serait plus temps de rétrograder. Cependant nous tînmes fermes et nous nous enrôlâmes pour servir sous le drapeau étoilé de la grande république américaine, en jurant de faire respecter ses droits. Sans doute, les inquiétudes d'arriver tout-à-coup au milieu d'une armée régulière, pour un jeune homme de 18 ans,

qui n'a jamais porté un fusil, sont grandes et ténébreuses ; néanmoins, nous avions décidé, il ne s'agissait plus que de marcher. Nous faisions donc partie d'un régiment de 3000 et on nous promit $16.60 par mois pour un simple soldat. Nous nous embarquâmes pour Pensylvanie afin d'exercer. En arrivant à cette ville, nous fîmes la rencontre d'un régiment récemment arrivé de Cuba. Nous demeurâmes en ce lieu 6 jours, et on nous donnait 3 heures par jour pour l'exercice. Le 19ème (tel est le nom qui lui fut donné) partit le 17 juillet pour Chicago et nous passâmes de là par le Colorado, où nos yeux furent étonnés d'apercevoir les Montagnes Rocheuses (Rockies).

Les nègres de la Caroline attirèrent aussi notre admiration, par la culture qu'il font du coton et de la canne à sucre. Nous étions toujours étonnés de voir ces nègres sourire devant nous en montrant leurs belles dents blanches. Ensuite, nous traversâmes le Texas, pays excessivement fertile ; mais qui possède un climat d'une chaleur intense. C'est là que nous vîmes une montagne de 11000 laissant voir de la neige à son sommet, et qui, à l'ombre, au bas, donnait 106 au termomètre.

Dans le Texas nous vîmes un pont dont les piliers avaient 301 pieds de hauteur.

Mais ce qui nous ravit le plus fut le grand désert de sable de l'Arizona.

Nous traversâmes ces plaines sablonneuses d'un sable blanc et fin qui poudrait comme la neige en hiver et tellement orageux parfois qu'il fallait se coucher pour n'être pas ensevelis vivans sous cette couche de sable. Le terrain est absolument stérile. A tous les 12 ou 15 milles nous apercevons un petit dépot d'un étage. Les rats abondent, nous les voyions courir partout. Dans plusieurs parties de l'Arizona, on vit un grand nombre de travaux exécutés pour les mines d'or et d'argent ; mais ce qui rend l'ouvrage impossible, c'est le manque d'eau pour laver le métal. Plusieurs travaux importants ont été abandonnés à cause de cet inconvénient. Nous apercevions çà et là de grandes excavations et des tonneaux détériorés qui dénotent l'abandon de l'industrie minière. Enfin, à la fin de la 7me journée de marche, nous arrivâmes à San Francisco où nous exerçâmes 2 jours avant de prendre le bateau qui devait nous conduire sur le théâtre de l'insurrection.

Il était onze heures du soir lorsque nous nous embarquâmes, de sorte, que la plupart dormaient et ne s'éveillèrent que le lendemain matin, alors que nous étions en pleine mer. Notre bateau faisait 250 milles par jour et nous nous arrêtâmes à Honolulu, capitale d'Hawai, à 2100 milles de San Francisco. Lorsque nous mîmes pied à terre, nous fûmes l'objet d'une réception enthousiaste de la part des insulaires ; nous fîmes l'exercice et nous paradâmes dans les rues de la ville et à chaque habitation on poussait des cris frénétiques pour nous acclamer.

Il est vrai que les idées sombres et mélancoliques qui s'étaient faites nos compagnes cruelles, jusqu'à présent, étaient atténuées par les marques sensibles d'approbations d'une ville entière. Sans doute, les horreurs de la guerre

nous avaient fait frémir : mais l'enivrement de joie semblait nous énorgueillir, et nous entendions au fond du cœur l'écho des élans de l'âme qui nous faisaient oublier notre départ morne et silencieux. Les clameurs de la foudre qui se pressaient au devant de nous, le cliquetis des armes qui résonne dans la gaîne, les pas cadencés de l'armée, les visages souriants de nos compagnons d'armes : tout enfin nous faisait présager une guerre heureuse et un retour assuré. Jamais nous n'avions pressenti une journée de si bon augure. Le premier magistrat de la ville nous souhaita la bienvenue dans ses murs, et exprima l'espoir que pour répondre à nos cœurs généreux, il nous serait donné après avoir réprimé la rébel-

lion de revenir sains et saufs dans nos états respectifs en faisant des vœux pour le rétablissement de la paix qui serait plus durable que sous la domination des Espagnols.

Ce discours acheva de nous enflammer et désormais nous craignions plus. Cependant ; dans la nuit, on leva l'ancre et ordre fut donné de continuer la traversée. Plusieurs dormaient et s'aperçurent du départ que lorsqu'on fut à la merci des flots ; car une tempête furieuse s'éleva sur la mer et notre vaisseau menaça de sombrer. La terreur des passagers fut grande et la panique devient générale. Quand nous voyions ces vagues courroucées

venir se briser avec fracas sur les flancs du navire ; hélas nous pensions à nos familles et à nos amis. Notre esprit se reportait avec amour autour du clocher du village où nous avions reçu pour la première fois le Dieu-Hostie et dans notre grande ferveur nous le priions d'apaiser la fureur des flots et de nous conserver à nos chers parents. C'est ce qui donna l'idée au sergent Poulin, d'adresser quelques lignes à sa bien-aimée, sans lui raconter le grand péril qu'il vient d'éviter.

MA BONNE AMIE,

Encore une fois, j'ai le plaisir de t'écrire et de te faire connaître où je suis.

Et j'espère que vous êtes tous en bonne santé. Nous sommes donc courageux et fermes. La pensée de vous revoir, anime tout notre être et nous fortifie. Le spectacle attendrissant de nous voir au milieu des nôtres nous fait oublier les ennuis qui naissent parmi les embarras de la route. Arrivés à Honolulu sur le Tartar au nombre de 1300 le jeudi nous sommes allés contempler le bord de la mer. Je crois que c'est sans contredit la plus belle place du globe. Les naturels nous reçurent très bien et nous fûmes l'objet de leur plus délicates attentions :

Ils portaient des couronnes de fleurs sur leurs têtes, en notre honneur. Nous fîmes aussi une visite militaire au tombeau de la feue Reine, placé dans un splendide carré environné de grands et superbes palmiers. Deux jours après, nous partîmes pour les Philippines. Aussitôt que je serai débarqué à Manille, je t'en écrirai une autre.

Avec mes meilleurs souhaits et amitiés

Ton ami,

PRIVATE PHILIBERT POULIN

Q 19e Régiment Infanterie B. V. S. A.

La consternation qui avait jeté tant d'alarmes sur le bateau diminua avec le calme et la mer s'apaisa ; mais les suites de cet ouragan furent funestes : on constata que deux de nos compatriotes avaient perdu la vie et deux autres la raison. Nous précipitâmes les deux cadavres à la mer. Après avoir récité les prières des morts sur leurs têtes ; on s'empressa de consacrer nos soins aux deux autres déshérités de la fortune pour les garder de tout danger. A notre arrivée à Manille, le gros bateau de guerre "Oregon" fut prêt à nous recevoir ; mais, à cause de l'état mauvais de la mer nous ne pûmes débarquer que 16 jours après, nous restâmes sur le pont. Pendant ce temps la gaité régna, parmis les soldats, et plu-

sieurs d'entre eux s'amusaient à jouer aux dames lorsque les devoirs d'exercice étaient finis. Plusieurs autres s'entretenaient des réminiscences du passé, des impressions du voyage, des incertitudes de l'avenir, mais du champ de bataille on n'entendait rien dire. Le port de mer est agréable et superbe. Un samedi nous mîmes pied à terre : c'était le 26 août et nous marchâmes jusqu'au Nipa Barracks Malate dans les environs de Manille (ces Barracks étaient des endroits propices aux soldats, en dehors de la capitale. Un cordon de soldats fut placé autour de la ville. Après deux semaines de repos, nous fûmes envoyés à l'église Malagog, pour garder la Water Work à plusieurs milles de Manille en compagnie du

24e et 25e régiment infanterie (coloured). Ces deux régiments campèrent près de nous, et, un jour, ils eurent une escarmouche et nous allâmes à leurs secours. Les coloured boys chassèrent les insurgés, à la course, à travers les champs de riz, et nous jouâmes le rôle de spectateurs, sans recevoir aucune charge. Après avoir élevé des redoutes à Iloilo, nous fûmes envoyés pour rechercher les rebelles et nous partîmes en deux colonnes : le Général Hughes de la nôtre et le Colonel Carpenter en commandement de l'autre. Nous nous reposâmes, chaque nuit, dans une église et ces églises sont toutes des monuments ici : Tout le monde (excepté les vieillards et

les infirmes s'étaient enfuis. Nous vécûmes très bien dans notre voyage, capturant tous les poulets, les canards et autres comestibles. Au milieu de tous ces légers combats, le jeune soldat fidèle dans l'accomplissement de ses devoirs et ponctuel à suivre tous les règlements de discipline militaire et fidèle à sa promesse qu'il se rappelle avoir faite à sa bien-aimée lui écrit sa seconde lettre.

Ma bonne amie,

A part une violente tempête essuyée sur la mer, nous avons eu un beau temps tout le long du voyage et 30 jours nous ont suffi pour nous rendre à Manille, et nous sommes arrivés le 21 Août.

Il y a eu 2 batailles depuis que je suis arrivé. J'ai tout visité à Manille. C'est une très belle place avec une population de 390,000 âmes composée de différentes nations, Tibinos, Espagnols, Anglais et Natives. La population de toutes les îles est de 10 millions. La guerre se fait à dix milles d'ici, au sud et 50 milles du côté Nord. Une partie de mon régiment doit partir. pour le Nord de l'île bientôt ; mais je crois rester ici encore quelque temps. Il pleut tous les jours et la boue dans certaines rues est de 2 pieds d'épaisseur. Les femmes et les enfants naturels fument des cigarettes tout le temps sur la rue. C'est vraiment drôle de voir des femmes de haute classe fumer. Dans certaines parties de la ville les rues sont aussi belles que dans les grandes villes des Etats-Unis. Les fruits viennent en abondance ici : Les cocos, les bananes croissent dans les portes des cours, etc. Les voitures sont trainées par des petits chevaux et vous pouvez vous promener toute une journée pour 2 ou 3 piastres. Le tarif des chars est très minime. Tout le travail se fait par des buffles ou bœufs et le nombre en est innombrable, autour de la ville. Les quartiers ici sont dans des maisons faites de bambou et couvertes de feuilles de palmiers. Ces maisons ont 20 pieds de longueur, 30 pieds de largeur et 40 pieds de hauteur, toute d'une chambre, ce qui fait qu'elles sont bonnes et saines pour le climat. Nous n'entendons pas rester dans ces baraques. Aussitôt que la belle saison commencera, nous partirons en guerre. Nous sommes 3000 hommes attendant ici et lorsque vous lirez cette lettre, je serai sur le champ de bataille. Peut-être ce sera la dernière fois que j'ai le plaisir de vous écrire. S'il vous plaît veuillez me répondre tout de suite et n'oubliez pas de suivre tout le temps sur les journaux la liste des batailles et des morts. Le journal : "Army et Navy Journal" vous en dira plus que moi. Il y a beaucoup de choses drôles que je voudrais vous conter. Il y

a beaucoup de belles églises catholiques. Les Américains ont 3 hôpitaux dans cette ville qui sont remplis de malades pour cause de mauvais temps. Aujourd'hui, c'est le Labor Day, j'aimerais à être dans le Mass., parmi mes bons amis. Une partie de la ville que l'on appelle murée, est entourée d'un mur d'une épaisseur de 20 pieds et de 14 pieds de hauteur. On l'appelle : "The old wall city." J'ai lu dans un journal aujourd'hui que dans les dernières 24 heures, 57 personnes sont mortes de toutes sortes de maladies. Il meurt tous lès jours 7 ou 8 huit Américains. S'il vous plait ne l'oubliez pas et dites à mes amis que je pense à eux et j'espère les voir bientôt.

Avec mes meilleurs sentiments et amitiés.

PRIVATE PHILIBERT POULIN

19e Régiment Infanterie, Cie. B. V. S. A.

Iloilo, Iles Philippines.

Nous étions donc arrivés pendant la saison des pluies. Cette saison, qui donne un peu de temps frais, dure depuis le 1er juin jusqu'au mois de décembre. Il pleut 3 à 10 jours consécutifs et ils ont 8 à 10 jours d'un temps plus serein, et cela par intervalles. Quand nous étions à Manille ou dans les autres villes, tout allait bien sur le pavé des rues, mais en dehors de la ville, nous marchions dans la boue jusqu'aux genoux. Les maisons

sont élevées de 4 à 5 pieds de terre... On ne fait pas de cave à cause de l'eau qui y sejournerait. Ces maisons sont faites de bambou, perforées avec un couteau, pour la construction (car le couteau est leur seul outil). Dans la classe pauvre, les jeunes gens se marient de 13 à 15 ans : ils n'ont besoin que d'un couteau pour se bâtir une demeure. Le jeune homme qui veut se marier s'en va près d'une rivière (car ils aiment à se baigner tous les matins) et dans l'espace de deux jours sa maison est bâtie : il est chez lui. Ils ont encore un autre couteau pour la guerre. Leurs maisons sont placées sur des poteaux et couvertes avec des feuilles de palmier (Nipa) On y loge en dessous les animaux domestiques : c'est ce qui les rend malsaines et propres à semer la contagion. Ceci donna l'occasion à l'éclaireur Damase Francœur qui était un jour de service dans une des principales rues de la ville d'Iloilo d'exercer son zèle. Il avait enjoint à une Philippine de faire sortir son cochon malade de dessous la maison ; cependant, la jeune fille refusait d'obéir à ses injonctions, elle le narguait même et voulait plaisanter avec lui, quand il faisait sa visite. Le militaire lui dit : "Fais sortir ton cochon ou je tire dessus." Finalement, il exécuta ses menaces : il tua l'animal. La jeune Philippine indignée, alla trouver le major pour lui raconter l'incident. Ce dernier arriva sur le champ et après s'être enquis des faits, renvoya la jeune fille, approuvant ainsi la conduite du soldat, en se conformant aux ordres donnés. Il est évident que le séjour des cochons et des bêtes à cornes, sous la maison, cause de la malpropreté : c'est une source de maladies telles que la picotte, dont un tiers des habitants sont marqués, ainsi que les fièvres qui sévissent avec tant de rigueur. Aussi, nous voyons plus de personnes malades dans ces parages que dans les places les plus civilisées. Il faut avouer que la science médicale est presqu'inconnue, par exemple il n'y a pas de docteur dans les campagnes, excepté dans les grandes villes : ils ont plus de confiance dans leurs herbes que dans la médecine. Les maisons n'ont qu'une chambre et les habitants n'ont pas de tables, ni chaises, ni fourchettes : ils mangent avec leurs mains en faisant un cercle autour du plat qui est fait de terre. Un autre jour le soldat Francœur raconte qu'en faisant sa visite d'inspection il remarqua que les alentours d'une maison de commerce de bière n'était pas bien tenue Il avertit le propriétaire de cettte maison (un maître d'école) d'avoir à nettoyer autour de sa maison. Ce maître d'hôtel payait $25.00 de licence par mois et vendait la bière 50cts la bouteille, à chaque fois qu'il recevait des ordres ; il disait : "Oui, Oui" et pas plus.

Enfin fatigué de l'avertir inutilement l'inspecteur entre dans la maison en lui présentant un balai, le fait sortir et lui dit : "Balaie ou je vais te donner une punition ; mais l'Hôtelier s'opiniâtrait toujours. Alors le soldat lui donna des taloches mais en vain. Les femmes à l'intérieur craignant quelque malheur lui disaient : "Ne lui faites pas de mal ; nous allons le nettoyer, mais "Franky" (tel était le nom habituel que ces peuples donnaient à tout étranger) disait " Non, je veux lui faire nettoyer lui même : enfin, il lui asséna des coups de révolver, pour le blesser et ce n'est que vaincu par la douleur qu'il se décida. Le major observait tout de sa demeure ; mais ne put contrevenir ses propres ordres. Plus loin, il

aperçut un chinois qui lavait ses poulets, destinés aux soldats, toujours dans la même eau, dans une cuvette placée dans la terre. Il y avait déjà plusieurs fois qu'il avait été averti ; mais il s'occupait peu de se rendre. Le lendemain, Franky lui dit : "Lave ta cuvette," il refusait encore, il refusait toujours. Enfin, lassé d'attendre, il le saisit au collet et lui trempa sa couette dans l'eau sale et cela 3 fois avant de le décider. Ceci donne une idée de la tenacité de ces peuplades. Toutes les familles font cuire leurs aliments en dehors des maisons, couchent sous la même couverture et sur le même plancher, au-dessus des animaux. Le soir, on met un tapis tressé avec du bois, sur les planchers et pendant le jour, ce tapis est roulé et placé sur le mur.

Notre premier engagement, dit M. Poulin, eut lieu le 20 novembre 1899, à San Piaz Hill. Notre compagnie

(W 29 X 2000 soldats) marchait en avant et après trois heures de marche, les éclaireurs se replièrent sur nous et nous avertirent que les rebelles étaient solidement fortifiés à environ un mille de nous. Alors notre compagnie se transporta par le flanc droit et forma une ligne d'escarmouche et se porta ensuite sur la position des rebelles sur le sommet de la colline. Le feu commença immédiatement, nous fîmes une descente à travers les champs de riz dans la boue aux genoux. Les rebelles nous aperçurent alors et firent pleuvoir sur nous une grêle de balles ; mais nous atteignîmes la hauteur sans aucune perte. Nous nous trouvions donc maintenant qu'à une distance de 300 verges des fortifications des rebelles. L'artillerie commença à tirer sur eux et c'était comique de voir les rebelles se précipiter en bas de la colline pour éviter le "mucho-mucho grande boom boom", c'est ainsi qu'ils appelaient l'artillerie légère. Nous les poursuivîmes pendant deux heures, les combattant, nous en tuâmes 30 tandis que de notre côté nous eûmes que trois blessés. Le combat suivant eut lieu à Minaduan et notre compagnie abattit plusieurs rebelles qui avaient fait feu sur nous à une distance de 30 verges seulement. Nous fîmes la rencontre de l'autre colonne à Santa Barbara et nous apprîmes qu'ils avaient pourchassé les rebelles après leur avoir fait subir des pertes énormes, durant les deux jours de marche en dehors d'Iloilo. Ensuite, nous primes passage à bord du El Canole, pour Cébu arrivant à cette île le jour suivant. Le 27 de nov. après-midi, nous arrivâmes de Dapez harassés de fatigues. L'ennemi fit feu sur nos troupes et tua deux hommes ; mais avec nos canons nous les mîmes en fuite et nous constatâmes le lendemain matin qu'il avaient perdu 9 soldats, alors ils amenèrent le pavillon blanc : ce qui signifiait suspension d'hostilités. On leur demanda de donner leurs armes aux Américains ; mais ils ne voulurent point. Ils se portaient en avant brisaient les ponts pour nous retarder et nous harcelaient sans cesse. Les soldats couchaient dans les champs à la campagne et dans les villes ils s'emparaient des églises, ou des couvents. En continuant notre marche nous trouvions des villages déserts ; car les rebelles n'avaient pas de canons. Ils se couchaient dans des tranchées pour tirer sur nos soldats. Donc, partis le 7 nov. nous marchâmes pendant 7 semaines pour traverser l'île de Pernin toujours dans la boue à 3 pieds de profondeur. Les Philippins nous visaient constamment dans les montagnes et tiraient sur quelques uns des nôtres. Nous traversions de grandes

rivières à l'eau et plusieurs qui ne savaient pas nager se noyèrent dans la saison pluvieuse.

Dans la campagne notre principale nourriture était des bêtes à cornes de l'Australie et des moutons. On faisait porter nos canons par des chevaux (pack mule) Les Philippins connaissaient tous les sentiers, car il n'y avait pas de chemins. Le gouvernement des Etats-Unis a cependant établi plusieurs grandes routes pour communiquer entre les principales villes. Nous découvrîmes quelques sentiers barbares avec des fossés de chaque côté (excavations garnies de pointes de bambous tellement aiguées qu'elles causaient la mort à quiconque y tombait.

Un de mes compagnons ayant fait un faux pas, tomba dans un de ces pièges et fut blessé à la cuisse : un peu plus haut il était mort. Un autre perdit la vie dans des circonstances semblables après avoir enduré des souffrances atroces. Pendant notre longue marche nous fûmes obligés de bâtir plusieurs ponts et traverser plusieurs rivières à la nage, sans trouver un lieu convenable pour reposer la tête.

Jeunes gens qui lirez ces lignes, vous vous plaignez quelquefois du travail ardu que vous devez faire dans vos études ou dans l'occupation de la ferme. Que de fois n'êtes-vous pas porté à murmurer contre vos mai-

tres que vous accusez de partialité ou de despotisme et qui sont souvent les victimes du plus entier dévouement. Que de fois n'êtes vous pas entraîné par des pernicieux conseils à mépriser les avis d'un sage patron qui n'a peut-être en vue que votre plus grand bien ? Regardez donc ce pauvre soldat chargé d'une besace ou sac de provisions pour 2 ou 3 jours, son fusil sur le dos, mouillé jusqu'aux os, exténué de fatigues n'avoir pour oreiller qu'un sol humide, exposé aux bêtes venimeuses, loin du foyer ou pétille un bon feu sous le regard tendre d'une bonne mère. Le temps est beau ici, continue M. Poulin, il a beaucoup de similitude à celui de Juillet aux Etats-Unis ; car la saison des pluies est finie. Le sol de l'île de Cébu est assurément le meilleur du groupe pour la culture des fruits. Les naturels récoltent la meilleure sorte de bananes, de cocotiers et de pommes de terre (pine apples). Les hommes, les femmes et les enfants, fument la meilleure sorte de tabac et ne portent aucune chaussure (excepté le dimanche quand ils vont à la messe ; car, ce sont des gens très chrétiens et très pieux.

Nous passâmes le jour de Noël et le jour de l'an à Cébu. Nous eûmes surtout un dîner splendide le jour de Noël, ce qu'on pourrait appeler un banquet qui eut un plein succès en toutes choses. Les naturels eurent une grande réjouissance dans leur salle d'opéra qui est relativement belle eu égard à la localité. Après les fêtes nous nous disposâmes à préparer nos malles pour nous porter au premier avertissement ; afin de rencontrer les rebelles qui s'étaient fortifiés sur la hauteur des montagnes tout près de nous.

La vue seule de ces montagnes suffit pour extasier ou ravir toute personne qui s'arrête à contempler leurs cîmes qui se perdent dans les nues. Les habitants de ces contrées sont jaunes ou cuivrés petits et ignorants surtout dans les campagnes, où l'on remarque que pas même les deux tiers savent écrire leurs noms ; ajoutons que les plus instruits ne sont pas des phénix ; car leurs livres du cours primaire se composent seulement d'un petit livre de prières et d'un catéchisme. Il faut excepter les leaders dans chaque canton et les prêtres qui possèdent une bonne somme de science. La principale nourriture de ces habitants ou insulaires est le riz, le blé d'Inde, le poisson, la canne à sucre, les bananes, les cocos et autres fruits sauvages qui sont tellements variés et nombreux sur ces montagnes qu'un blanc mourrait de faim lorsqu'un Philippin y trouverait sa vie.

Il y a même un espèce de bois qu'on bat pour faire

des habits (Piquet). Quand ce bois est bien battu, on le travaille au métier et on fabrique de beaux vêtements blancs (chemises et pantalons pour les hommes le dimanche et les jours de fête et les femmes portent un voile blanc sur la figure. Ils s'habillent ainsi par décence ; car ces gens ne portent ni habits ni chaussures, ni chapeaux durant la semaine ; excepté un espèce de braie, ce qui leur permet de réaliser de sérieuses économies. Ils se lèvent de bonne heure pour travailler et se reposent de midi à trois heures à cause de la chaleur tropicale qui accable les ouvriers, se remettent de nouveau au travail jusqu'à six heures. Ils ne sont pas très actifs et seraient incapables de suivre nos ouvriers ; sans doute parce que

l'atmosphère est lourde et humide. Il est évident que ces habitants ne peuvent faire de fortes dépenses ; car, les gages sont peu élevés. Les serviteurs, d'abord, ne gagnent rien, si ce n'est leur pension et entretien, ensuite, les hommes de peine, ceux qui travaillent dans les champs gagnent 8 à 10 cents par jour et encore faut-il être bon ouvrier. Il n'y a que ceux qui travaillent dans les mines qui peuvent gagner 20 cents par jour. Les riches affligés de serviteurs et pouvant vivre à l'aise sans travail ne valent pas plus que $700. à $800. Nous eûmes une entrevue avec un riche propriétaire qui disait : " J'avais deux chevaux (ponies) je n'avais qu'à me pro-

mener, je vivais du fruit de mon argent j'avais des serviteurs et quand je songe à la ruine qui a tombé sur ma maison. Hélas ; je soupire et pleure. J'ai tout dépensé pour la guerre et voilà que nous sommes menacés d'une grande défaite; car nous commençons à perdre l'espoir de remporter la victoire.

Alors nous lui demandâmes pourquoi il avait tout risqué ? pour la guerre ? était-il obligé ? Non répondit-il Ainsi il raconta les débuts relativement humbles des Etats-Unis. Ils ne comptaient que treize états et un jour ils levèrent l'étendard de la révolte et obligèrent la Mère Patrie à reconnaître l'indépendance de leur jeune pays.

En disant ces derniers mots de grosses larmes coulaient de ses joues et il nous quitta en sanglotant Le récit qu'il nous fit de la guerre d'indépendance dénotait en lui un grand cercle de connaissance et des sentiments du plus pur patriotisme. Les (ponies) sont leurs chevaux pour la promenade ; cependant, tous leurs ouvrages se font avec des Water Buffalos (Bœufs d'eau). La couleur de ces animaux est gris fer et ils ont de grandes cornes. Après leur journée il faut les mettre à l'eau et souvent même le jour quand il fait chaud. Ces bœufs font beaucoup de besogne ; mais les vaches ne donnent pas de lait. Il n'y a que le lait de chèvre que l'on donne aux enfants. Le dimanche est encore une journée de marché pour eux. Ils apportent leurs produits devant l'église, et, avec cela ils ont l'autorisation du clergé. Leur principal amusement le dimanche est de faire battre les coqs, les prêtres tolèrent encore ces sortes de récréations ; car souvent on se place devant le presbytère, le curé les regardant du haut de sa fenêtre. Dans la ville ils ont des bâtiments spéciaux pour ces sortes d'amusements. Ces coqs sont pourvus d'éperons d'acier d'un pouce et demi de longueur et souvent les deux combattants tombent pour ne plus se relever. On y cultive encore des patates sucrées, dont la feuille ressemble aux fèves rameuses, et qui, dans leur pays est un excellent met. Le blé d'Inde pousse sur le terrain sec et le riz sur un sol humide. On le sème, comme l'avoine, dans la saison des pluies, et, quand il a 4 ou 5 pouces de hauteur, on l'arrache, pour le planter par talles. Quand il est mur, on le recueille et on le fait sécher pendant 40 jours. Ensuite les femmes le battent en le piétinant. Enfin, il ne reste plus qu'à l'égrener et c'est encore l'œuvre des femmes qui s'assemblent et frappent dans une espèce d'enclume ou banc en bois creusé, avec un gros maillet les épis qui sont séparés de l'amende pour en extraire le

riz. Avec la pelure épaisse des cocos, on fabrique des tasses et des assiettes pour l'usage des riches ; car les prêtres et les bourgeois se servent à peu près des mêmes ustensiles de cuisine que dans les pays civilisés. Le jeune soldat fut un jour invité à dîner chez un curé et il fut très surpris de la courtoisie et de la cordiale hospitalité dont il fut l'objet et les convives savouraient délicieusement les 15 différents mets qui furent apportés sur la table. Avec l'amende des cocos ils font de l'huile pour l'éclairage et la pelure sert de lampe. Les églises, on l'a déjà dit, sont splendides et il y a deux rangées de bancs qui font face au mur. Ils ont de belles cérémonies de

beau chant. Leur religion est catholique et ce sont de fervents chrétiens, et la plus grande gloire d'une femme, c'est d'avoir une nombreuse famille. Quand un parent meurt on le place, dans un coin de la maison, à terre, et le soir, il y a divertissement, violon, musique et chant. On fait usage des meilleures liqueurs, des meilleures viandes. Les naturels passent une braquette à travers un porc le font rôtir au feu, en tournant. Il n'y a pas de cercueil, excepté les riches qui se servent d'une tombe portative commune qui doit être rapportée à l'église après l'enterrement. Ils enterrent leurs morts à un pied à peine de profondeur, avec leurs couteaux en faisant un petit tertre au-dessus du sol ; de sorte qu'il n'est pas rare

qu'après une grande pluie d'apercevoir les cadavres sortir de leurs tombeaux. Les funérailles n'ont lieu qu'au soleil coucher. Depuis, le gouvernement des Etats-Unis a ordonné que les morts soient enterrés à 3 pieds sous terre. Quant aux cimetières chacun paie pour enterrer dans des caveaux dans les villes, et s'il manque de payer on jette impitoyablement son corps en dehors du cimetière. Les principales langues sont l'Espagnol, dans les villes ; le Tagalo dans l'île Luçon. Dans les campagnes il y a deux tribut qui parlent le Macabebe L'Ignoroto le Bisayas sur l'île de Pénin et les Moros dans les îles de Mendenon et de Cebu. Il y a beaucoup d'autres langues que nous n'avons pas entendu nommer. Nous avons remarque de grandes mines de charbon à Cébu. Les naturels ont un chemin de fer de 100 milles dont les chars ont 8 pieds de hauteur et 4 pieds de largeur et ils poussent ces chars avec des baguettes. Une Cie Américaine en a un autre de 300 milles qui se rend à Manille dans le but d'exploiter les mines. Il y a même des anthropophages dans les îles moindres, c'est-à-dire, que la civilisation est inconnue en différents endroits. On rapporte qu'un jour un parti de soldats avait traversé vers une de ces îles pour aller explorer. Un d'entre eux eut le malheur de s'égarer et qu'elle ne fut pas leur surprise après l'avoir cherché toute la journée, ils le trouvèrent attaché à un arbre en forme de croix ; ces barbares achevaient de le manger lorsque ces compagnons vinrent pour le délivrer. Ils détachèrent ses restes avec respect et les apportèrent autour de leur' églises pour les inhumer. Nous avons souvent entendu raconter des histoires semblables et on ne peut douter que plusieurs explorateurs européens ont été décapités et martyrisés par les Philippins eux-mêmes ; car ces peuplades avant l'établissement du christianisme devait être plongés dans la plus profonde ignorance : ce qui fait que nous ne devons pas hésiter à croire ces contes des anciens habitants de ces lieux.

Donc nous nous reposâmes jusqu'au 5 janvier 1900. Le 9 au matin je fus mandé auprès de notre major qui m'avertit que j'étais promu à un grade dans l'armée et il me souhaita d'être fidèle à ce nouveau poste.

Au même instant, j'aperçus les deux sergents instructeurs qui me décoraient de la dignité de caporal. Après quoi je reçus les félicitations de mes amis et de mes supérieurs. Le même jour qui m'avait favorisé de cette promotion m'accorda en plus une victoire signalée.

Nous occupâmes des remparts jusque là, réputé si

---

inexpugnables et grâce à nos canons nous remportâmes une victoire complète. Trois coups de canons suffirent pour chasser l'ennemi et 40 Philippins furent tués dans ce combat. Bien que ces populations fussent peu cultivées ou ignorantes nous vîmes qu'elles étaient unies entre elles et capables de garder un secret. Quand une fois, ils avaient résolu de cacher quelqu'un ou quelque chose, il était impossible de rien découvrir ; il préférait mourir plutôt que de révéler quoi que ce soit ; car les traîtres étaient punis avec sévérité et même de mort après leur avoir fait endurer les plus horribles tourments.

Nous trouvâmes un jour un Philippin attaché à un arbre dont le cœur était percé de mille dards et après avoir fait une petite investigation, nous découvrîmes qu'il avait été martyrisé à cause de nous ; car il nous avait instruit des démarches de l'ennemi. Huit des nôtres furent aussi trouvés, un jour coupés par morceaux : un soleil trop ardent et auquel ils n'étaient pas habitués les avaient laissés sur le champ et lorsque l'ambulance vint les chercher, les médecins ambulanciers constatèrent que les cadavres avaient été outragés et mutilés.

A ce sujet, on tint un conseil de guerre et il fut décidé unanimement par des placards affichés sur chaque établissement important et dans les principaux endroits de l'île décrétant que chaque soldat Américain martyrisé entrainerait la mort de vingt naturels. Après cette ordonnance on respira plus à l'aise et nous ne fûmes plus témoins de semblables atrocités. En faisant des fouilles dans le village désert que nous venions de traverser, j'eus le plaisir de mettre la main sur une somme qui représentait $1500 ; mais le lieutenant m'enleva mon argent pour le retourner au Trésor ajoutat-il. Le SCOUT Franky reçut de sévères réprimandes pour avoir voulu cacher 2 barres d'or de 5 pieds et une liasse en billet.

Deux autres soldats avaient réussi à soustraire une forte somme d'argent. Personne ne les avaient vus, ils étaient donc en sécurité et au même moment qu'ils se préparaient à le compter, pour en faire le partage, ils étaient traduits devant le lieutenant qui les censura publiquement, en les menaçant de destitution et ils ne reçurent leur pardon qu'á cause de leur passé glorieux.

Nous fûmes pendant 10 jours occupés à détruire des remparts et à placer des garnisons pour se rendre maîtres de ces postes, mais les Philippins faisaient feu sur nous de temps en temps, et nous retardèrent à Cébu : ce qui nous

donna un repos prolongé de plusieurs jours. Le 21 janvier 1900 nous partîmes pour le nord de l'île ; car nous reçûmes la nouvelle que les troupes philippines se concentraient à ce point. Rien d'étrange n'arriva pendant un mois, si ce n'est que souvent nous étions surpris par des balles qui venaient des hauteurs, mais ce n'étaient pas des batailles, le plus souvent nous nous contentions d'escarmouches légères. Cependant, le 26 février, nous aperçûmes un gros village dans le lointain, et dès que le corps de l'armée fut assez près pour parlementer, nous députâmes un messager pour consulter le curé de la ville. Le prêtre répondit qu'il ne connaissait aucun danger. Sur cette réponse, nous continuâmes notre route. A peine

étions-nous en chemin, à trois quarts de mille du village, que les Philippins cachés dans des tranchées attaquèrent notre avant garde, tuèrent un soldat et en blessèrent deux autres. Inutile de dire notre surprise d'avoir été trompés. Nous fîmes ensuite la rencontre de 300 Philippins et nous n'étions que 50 soldats Américains Malgré notre petit nombre, nous combattîmes de 2 heures à 7 heures et après avoir vu tomber 5 des nôtres, nous fûmes obligés de nous replier près de la mer, sur de gros rochers escarpés.

Nous députâmes deux soldats au camp pour donner

l'alarme. Après vingt minutes de la plus vive anxiété nous vîmes venir à nous une escouade de deux cents hommes. En voyant ces soldats, l'ennemi se retira et ne chercha qu'à nous attaquer à l'improviste. Nous entrâmes dans les rues du village ; plusieurs avaient résolu de faire brûler le prêtre, cependant le capitaine harangua les soldats, et les esprits se calmèrent. Nous lui demandâmes des explications, il répondit : Non, en vérité, j'ignorais la tactique de mes compatriotes ; néanmoins, je dois vous avouer que l'aurais-je su, je n'aurai srien pu vous déclarer, car je suis certain que la mort la mort la plus ignominieuse m'était réservée. Après lui avoir infligé une légère punition, nous quittâmes le village.

Nous vîmes ensuite plusieurs naturels paraissant ivres et se débattant devant nous comme des forcenés ; croyant à une persécution d'un nouveau genre, nous nous rendîmes sur les lieux. C'était une fête de famille dont il s'agissait. Ils avaient bu du whiskey et de la bière.

Il obtiennent leur bière en entaillant des espèces de ce cocos (tuba) qui coulent toute l'année ; cette boisson enivre quand on en boit beaucoup. Leur whisky blanc est fait avec du riz.

Après cela, les ennemis ne songèrent qu'à temporiser, ils se couchaient dans les ravins des montagnes, martyrisaient les soldats Américains lorsque les circonstances leur étaient favorables. Enfin, le 13 sep. 1901, le caporal Poulin qui avait 30 hommes sous ses ordres revenait au camp lorsqu'il apprit la nouvelle la plus terrible par un envoyé de l'île de Samar. Le porteur de cette nouvelle était un survivant du désastre. Nous étions 75 dans un couvent à déjeuner, raconte notre ami, lorsque 400 Philippins armés de couteaux (Bolos) firent leur entrée par deux portes à la fois. Alors dit le pauvre homme nous n'entendions qu'un cri au milieu d'un tumulte affreux.

Nos armes étaient à l'étage supérieur; c'est pourquoi il n'y eut que 25 d'entre eux qui réussirent à s'évader et 50 furent coupés par morceaux. La sentinelle

avait été tuée le matin par le chef de police de l'endroit qui l'avait saluée amicalement. C'était lugubre au milieu du carnage; car en pénétrant dans la salle ils avaient sonné toutes les cloches; afin d'attirer les voisins à jouir du spectacle navrant de ce massacre humain et rien ne peut calmer encore les nerfs surrexcités par ces cris qui arrivent sans cesse à nos oreilles les plaintes de nos compatriotes mourants. A chaque instant, nous voyions devant nos yeux se renouveler ce drame sanglant qui trancha la vie à 50 associés et jamais et toujours cette scène sera ineffaçable.

Le SCOUT Damase Francœur appartenait à un régirégiment de volontaires et raconte comme suit: "Après notre arrivée à Manille, nous marchâmes 15 jours, sans

rien découvrir ; cependant le jour suivant nous en vînmes aux mains. En ma qualité de Scout je marchais en avant et comme nous étions dans un champ de canne à sucre, j'écartais de ma main la plante sucrée et ce fut l'indication qui donna l'éveil à la sentinelle ennemie. Au même moment, j'entendis siffler une balle à travers mon chapeau et l'effet fut terrible ; car je me couchai à terre et je donnai un signal de détresse : mais personne ne répondit quoi que nous eussions des ordres de marcher de 5 pieds en 5 pieds. Cependant, je me souvins du commandement et je me relevai aussitôt. Après quelques instant nous étions en dehors du champ de canne à sucre et je vis courir la sentinelle Philippine qui avait tiré sur moi. Je fis des efforts vains pour lui rendre le réciproque : elle se sauva dans la direction de la montagne. La décharge de mon fusil n'a donc pas perdu son

effet. Une détonation gronde dans la direction de la montagne : ce bruit nous assourdit, nous oblige à nous jeter à terre. L'ennemi était fortifié et nous attendait de pied ferme.

Il fallait donc braver tous les dangers. O Hélas ! nos jambes chancelaient et notre esprit sentait le travail d'un rêve lourd. Le commendement arriva. A chaque fois que l'ennemi chargeait, nous courions 50 pieds et nous nous jetions à terre, jusqu'à ce que nous parvînmes à leurs tranchées sans aucune perte. L'ennemi fut forcé d'abandonner sa position et perdit trente soldats et après les avoir poursuivis nous fîmes 5 prisonniers, que nous envoyâmes à Manille sous escorte,

Alors le métier commença à entrer, nous étions donc éprouvés par le feu comme l'or. Nous eûmes une petite récréation, on nous donna l'ordre de tirer sur des chiens. Ces animaux domestiques sont laissés à eux-mêmes en ce pays : ils vont par groupe de 10 à 15 aboient sans cesse. Ils sont très maigres admettant que personne leur donne de la nourriture. Il n'y a que les prêtres et les riches qui o[illegible] un beau chien. Voilà une autre économie pour la [illegible] pauvre. Au nombre des prisonniers se trouvait [illegible] énéral Philippin contre qui on avait certains doutes. [illegible] faut ajouter qu'il avait caché des fusils et qu'il s'obstinait à ne point vouloir découvrir l'endroit. Le capitaine le menaça de la prison s'il persistait dans sa réso-

lution ; mais il resta sourd à cette injonction. Alors il fut abandonné à deux soldats pour changer sa détermination. Ils le conduisirent dans un lieu écarté en bas d'une colline et là ils exercèrent sur lui divers moyens de cruautés inutilement. D'abord ils le pendirent à un arbre et voyant qu'il allait rendre l'âme ils le ramenèrent à la vie. Ensuite, ils le pendirent par les pouces. Il fallait donc voir ce pauvre insulaire se débattre dans des contorsions affreuses et au lieu de déclarer son secret il leur dit : " J'ai caché 49 fusils et tu ne les auras jamais. Enfin, ils menacèrent de le fusiller en lui présentant leurs fusils vis-à-vis de son cœur ; mais tout fut inutile. Donc, après avoir opéré sur lui divers sortes de moyens extrêmes ; ils le ramenèrent au capitaine pour lui dire qu'il était inflexible. Alors le capitaine le fit transporter à Manille et le fit placer dans un souterrain obscur

de 4 pieds par 5 pieds. Voyant son caractère indomptable, après lui avoir bandé les yeux on le fit sortir. On tua un chien en inondant cette excavation de sang. Son bandeau enlevé on lui montra la place encore toute ruisselante croyant le terrifier ; mais cette dernière tentative ne fut pas plus heureuse et il mourut deux jours après apportant son secret avec lui dans la tombe et après avoir donné à ses adversaires le plus grand exemple de constance. Nous étions arrivés a un pont et l'ennemi, des hauteurs nous attendait au passage ; cependant après avoir perdu plusieurs des nôtres, nous parvînmes a déloger l'ennemi et les soldats se ruèrent sur le commandant du retranchement qui était un traître Américain marié récemment à une Philippine.

C'est dans cette bataille que trois audacieux cavaliers accomplirent un acte qui fut pour eux le plus beau moyen de succès.

Ils entrèrent dans une église au moment où le prêtre se préparait à cacher une somme énorme dans le plancher muré du temple Aussitôt la cupidité s'empare de leur cœur ; ils enlèvent le trésor et à toute bride s'élançant dans la direction de la mer, ils cachèrent leur magot. Ils revinrent immédiatement se placer dans les rangs et l'inspection qu'on fit sur eux ne révéla rien.

Après la guerre, ils allèrent sans tarder découvrir leur précieux trésor : ils étaient riches, la fortune leur avait souri. Le 25 décembre 1900, le caporal fut fait sergent et on lui offrit une brillante position s'il voulait continuer son engagement. En plus, on lui promit un lopin de terre dans la plus belle des îles, s'il voulait s'éta-

blir, mais il déclina toutes ces belles promesses, ajoutant qu'il serait trop heureux de retourner dans le pays de ses pères pour revoir ses parents bien-aimés. Après avoir assister à une splendide fête en l'honneur de ma promotion, nous apprîmes que M. Bourbeau avait été mangé par une couleuvre monstrueuse. Cette nouvelle acheva de me convaincre que je ferais mieux de retourner dans mon pays. Ces couleuvres qui ont 18 à 20 pieds de long, restent endormies une grande partie du temps, surtout après avoir mangé : elles ne mangent que 2 ou 3 fois par mois. Elles s'enroulent autour de leur proie et les serrent assez pour casser les os de leur victimes soient des hommes ou des animaux avant de les avaler. Les naturels leur donnent des poulets pour les rassasier et les

empêcher ainsi de dévorer des victimes humaines. Les Philippines ont beaucoup d'affection pour les Américains. Nous avons vu un Américain se marier à une naturelle qui a demandé un permis pour venir résider aux Etats-Unis. Une autre eut le malheur de perdre son mari a l'hôpital et dans l'accès de sa douleur : elle répétait qu'elle en marierait un autre.

Sans doute, l'esprit de conciliation qui anime tous les actes des Américains ont grandement adouci les mœurs de ces peuplades quasi barbares.

Les officiers en obligeant les naturels a travailler dans les chemins publics (car le gouvernement fait faire des routes) se sont efforcés de les bien payers et ceci leur plaisait au point qu'ils avaient été mieux traités par

l'Amérique que l'Espagne. A la fin de la rébellion ils avaient beaucoup de sympathies pour l'Amérique ; cependant malgré les grands désastres qu'ils ont subis ils sont très unis. En cheminant nous trouvâmes un jour, dit le sergent Poulin, un Philippin de notre corps gisant par terre, coupé et mutilé : son corps avait été jeté dans les buissons. Nous fîmes une enquête minutieuse et le coupable fut incarcéré pendant 10 mois.

Après cette période il reçut son congé et nous le condamnâmes à ramasser tous les os, de les charger sur ses épaules et de faire le tour de la ville avant de l'enterrer. Il y a 13 heures de différence avec notre pays. Les Philip-

pins portent leurs bébés sur la hanche et leurs fardeaux sur leurs épaules et sur leurs têtes. Ces paniers sont très lourds il leur faut l'aide des hommes pour les charger sur leurs têtes. La brunante vient à sept heures du soir. Les choux, les oignons et les carottes, les autres légumes sont inconnus sur ces Iles non plus que les arbres de nos forêts. Quelques jours avants de partir nous eûmes la douleur d'être surpris en traitre. Notre compagnie étant sortie sans ordre et par récréation essuya une violente attaque qui lui coûta 7 morts et 4 blessés. Les singes abondent en ce pays et souvent nous prenions plaisir à abattre ces espèces d'animaux. Le sergent Poulin en fit

tomber un gros une fois et n'alla pas voir ce qui était advenu. C'était dans un ravin et la colonne du jeune sergent était pressée de se rendre au camp.

Il y a de gros arbres qui attirent l'attention (minges). Ces arbres donnent de beaux fruits ; les branches sont à cinq pieds de terre, elles ont a peu près 25 pieds de diamètre et tellement fortes que le soleil n'y penètre pas, ce sont des endroits recherchés pour la fraicheur. Les riches construisent teurs maisons avec ces arbres. Ils en font le transport par bandes de trente, au moyen de baguettes, sur la mer, mais le plus souvent a l'eau. Les magasins sont tenus par des chinois. Les petits lézards de trois et quatre pouces se cachent dans les pierres et on voit qu'ils peuvent mordre, car à l'air menaçant dont nous étions exposés, on voyait 3 rangées de dents aigües.

Souvent on en tuait pour s'exercer.

Un jour nous arrivions près d'un bois, qnand le bruit d'une détonation parvint à nos oreilles et nous vîmes un homme courir dans la direction de la maison. Le sergent Poulin s'en va directement a lui et le menace. Le Philippin en face de la mort (c'est le seul que nous pûmes effrayer). Le sergent lui dit : "Viens avec moi." Il le faisait marcher devant lui. A un mille environ, il lui donne deux fusils qu'il déterra sous un arbre. Le sacrifice pour cet homme était grand, car les fusils sont des biens très précieux en ce pays. Grande fut [illegible] surprise du capitaine quand il le vit arriver a lui avec [illegible] fusils, il se contenta de lui faire de vifs reproches, lui recommandant d'avertir lorque des circonstances l'obligeraient de

s'absenter du corps de l'armée. Les Américains ont un bon moyen de combattre, raconte le Scout Francœur. Ils sont espacés de 5 pieds en 5 pieds tandis que les Anglais se tiennent en rangs serrés. Ceci donna lieu a une vive altercation entre un Anglais et Franky, à Boston. Le mode de guerroyer adopté par les naturels jusqu'au 7 avril, date de mon départ, se borna à surprendre nos soldats. Quand le hazard leur permettait de faire des prisonniers, ils exerçaient mille cruautés sur eux, faisaient une guerre sourde continuelle et martyrisaient nos soldats. Ils coupaient, rasaient les p nts et pratiquaient toutes sortes de pièges pour nous attirer dans des lieux dangereux. Enfin, le départ eut lieu de Manille et nos poitrines comprimées laissèrent échapper un long soupir

en songeant que bientôt il nous serait donné de voir nos parents bien-aimés. La seule remarque fut la station a Nakasikéau, Japon, où nous arrêtâmes 2 jours pour s'approvisionner de charbon. Nous fimes le tour de la ville par des petits buggys trainés par un homme, à 10 cts de l'heure. Les Japonais sont propres, polis et hospitaliers. Les rues sont étroites. Le chargement se fait par les femmes de 13 a 50 ans, avec des petits paniers et elles gagnent de 8 a 10 cts par jour. Elles portent leurs enfants sur leurs dos.

On lui demanda : Etes-vous content de votre retour ? Oui, quoique la place fut bonne pour ma santé, j'aime mieux me revoir au milieu des miens dans mon pays.



